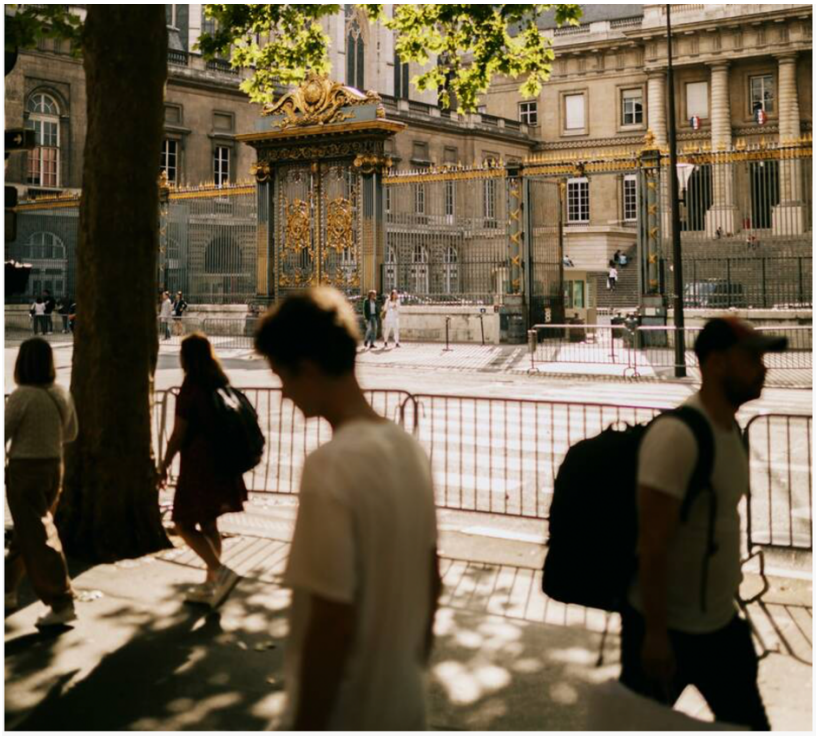
Libération

27 juin 2022

Récit

Procès du 13 Novembre: histoire d'une communauté née dans la douleur

Avec la fin de dix mois d'audiences, ce lundi, et un verdict attendu mercredi, la petite société qui s'est constituée au palais de justice de Paris appréhende le vide paradoxal que va laisser ce procès historique.



Au palais de justice de Paris, où se tient le procès des attentats. (Marie Rouge/Libération)

Par Willy Le Devin

Le 8 septembre 2021, personne ne pouvait imaginer que cette autre histoire allait naître. Celle qui ne figurera ni dans les archives filmées, ni dans les motivations du verdict de la cour d'assises spécialement composée de Paris, prévu mercredi. Unique par sa longueur (dix mois), le procès des attentats du 13 novembre 2015 est peut-être l'un des seuls de l'histoire judiciaire à pouvoir revendiquer la création d'une épopée parallèle. Celle écrite par ses acteurs – parties civiles, magistrats, avocats, gendarmes, journalistes – qui ont transcendé les rôles que leur assignait l'effroyable crime, jusqu'à créer une authentique microsociété, faite de rites, de bières, d'idées

neuves et d'amitiés. Figé dans ses antagonismes au départ, le petit monde de «V13» – pour vendredi 13 – a su s'accepter, s'apprivoiser, s'adopter.

D'emblée, beaucoup mettent néanmoins en garde contre l'esthétisation de cette communauté indéfinissable. S'il est tentant de céder au sentimentalisme, il y a tous ceux, plus nombreux encore, qui suivent le procès seuls, chez eux, et qui encaissent la douleur en silence. « *C'est même sûrement la masse la plus importante,* objecte un membre de l'**association 13Onze15 Fraternité et vérité**. *La belle histoire existe, on ne peut pas la nier. Mais elle ne s'est constituée qu'avec ceux ayant les moyens et le temps – on ne dira pas le luxe – d'être à Paris. N'oublions jamais ceux qui endurent en silence.* »

Le 8 septembre, face au vertige vers lequel chacun s'avançait, seules deux questions prévalaient : comment résister à une année d'horreur supplémentaire ? Comment ne pas replonger dans l'épouvantable cycle des crises de larmes, d'angoisse, d'épilepsie ? L'atmosphère est comme lors de chaque ouverture de procès médiatique, fiévreuse et suffocante. Le dédale de portiques et de pistolets-mitrailleurs qui cadenasse l'île de la Cité ébranle un peu plus. Afin de ménager les âmes de la frénésie, un système de badges aux cordons colorés a été imaginé. Les journalistes sillonneront les coursives sombres du palais avec un tour de cou orange. Rescapés, proches des disparus, victimes par ricochet, seront, eux, bicolores. Rouge pour ceux ne désirant pas être importunés. Vert pour ceux ayant le cœur à échanger. « *Dès le mois de juin 2021, j'avais organisé des réunions collectives avec mes clients pour faire en sorte qu'ils n'arrivent pas seuls le jour J, qu'ils puissent s'accrocher à quelqu'un* », révèle **Virginie Le Roy**, qui représente 64 parties civiles. Malgré cet égard, le 8 septembre, 99 % des cordons sont rouges.

Sourires, accolades, embrassades

Mais voilà, l'humain a fait son office. L'armée des ombres s'est peu à peu effacée, laissant place à une cohorte toujours fébrile, mais s'abandonnant désormais à des sourires, des accolades, des embrassades. Les visages froissés, les regards intimidants se sont estompés. Chacun ose maintenant occuper l'espace, s'approprie le centre des grands escaliers donnant sur la grille majestueuse du palais. Le peuple des recoins rassurants n'est plus. « *Des petits groupes existaient déjà avant le procès* [notamment les "potages", néologisme de potes et otages du Bataclan, ndlr], observe **Arthur Dénouveaux**, rescapé de la salle de spectacle et président de **l'association Life for Paris**. *Mais, c'est vrai, l'audience a créé des relations inattendues et fusionnelles.* » Pendant longtemps, les affinités se tissaient par scènes de crime. Carillon, Belle-Équipe, Bataclan, autant d'identités, de familles recomposées par « *l'horreur* », par « *l'indicible* », par « *cette merde* ». «*Mais,* poursuit-il, *beaucoup sont désormais sortis de l'affectation par "communauté de douleurs". Ce procès a agi comme une centrifugeuse.* »

Des parties civiles et avocats près du palais de justice de Paris, samedi. (Marie Rouge/Libération)

Aujourd'hui, il n'est pas rare d'assister à des étreintes entre avocats des accusés et proches des victimes. Ce jour de mai, c'est **Xavier Nogueras**, conseil de **Mohammed Amri**, qui console et câline une femme en larmes. Une scène longtemps inconcevable, tant les robes noires apparaissent comme le prolongement de la terreur perpétrée par leurs clients. « *Si nous avons cassé les représentations, c'est grâce à la durée de l'audience,* assure **Stéphane Maugendre**, autre avocat de parties civiles. *L'intensité, l'émotion ont été telles qu'elles ont gommé peu à peu nos rôles respectifs. Nous sommes redevenus des individus perméables aux sentiments. Nous nous sommes mutuellement humanisés.* » À force d'après-midi dans la grande salle de bois clair, huis-clos sans fenêtre, les victimes sont redevenues charnelles, concrètes ; elles que l'idéologie jihadiste s'évertue à dissoudre dans la propagande. Durant leurs dépositions, la plupart des accusés pleuraient, tremblaient. Premiers chocs d'humanité. Ce 14 octobre 2021, c'est **Farid Kharkhach** qui se lève spontanément. Il ne tient plus : « *Je voudrais dire un mot, m'adresser à toutes les victimes. Tous ces témoignages me font saigner le cœur. Je voudrais vraiment dire que je suis contre cette idéologie.* » Le 13 avril, c'est **Ali Oulkadi**, l'un des trois accusés qui a comparu libre, qui percute le mur invisible qui fracture les parties : « *Je voudrais remercier du fond du cœur les parties civiles qui viennent nous dire bonjour, demander comment ça va, qui me font me sentir "Ali" et pas "accusé du 13 Novembre", celles qui sont venues me réconforter ce matin avant l'interrogatoire. Vous ne savez pas à quel point ça me fait chaud au cœur.* » Aux yeux de son avocate, **Marie Dosé**, c'est « *ce type de déclarations, ces attitudes et cette curiosité non feinte qui ont permis, progressivement, de créer des ponts* ».

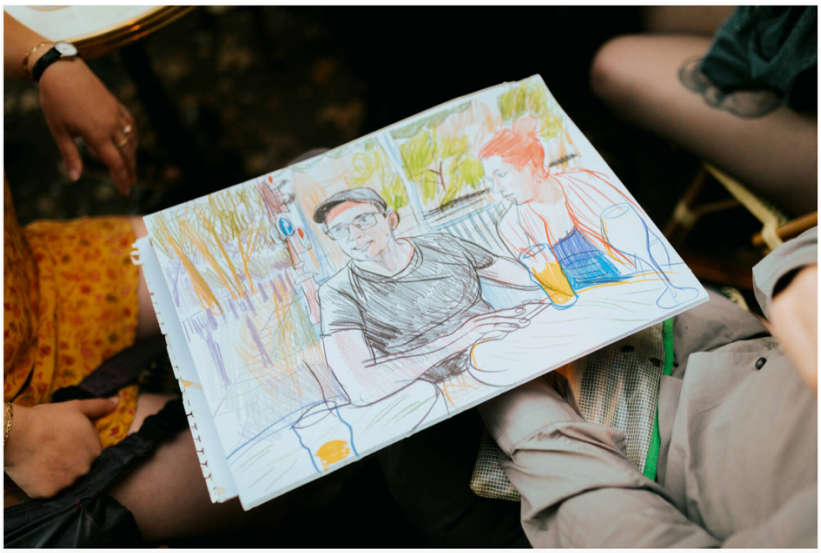
Côté parties civiles aussi le temps a fait son œuvre. « *S'il est impossible pour moi de pardonner ces types,* avoue la mère d'une défunte, *j'ai pu accepter que ce soient des hommes avec une histoire, un passé, des proches et des problèmes. Qu'ils aient pu être manipulés, ça me paraît maintenant plausible. Enfin, j'ai surtout accepté l'idée qu'on les défende. Je ne comprenais pas bien la démarche au début je dois dire, à part de la pure provoc ou un désir d'être en lumière. Aujourd'hui, j'ai du respect pour tous ces*

jeunes avocats qui s'y sont attelés. Parce qu'il n'y avait honnêtement que des coups à prendre. »

Rivages insoupçonnés

Le 15 mars, des noms d'oiseaux volaient pourtant encore. Après un échange électrique entre **Salah Abdeslam** et des avocats de parties civiles, les conseils du Molenbeekois, **Olivia Ronen et Martin Vettes**, interviennent. Ils dénoncent des accrocs entachant la sérénité des débats. Le président, **Jean-Louis Périès**, s'en mêle à son tour, et conclut l'empoignade par cette saillie peu diplomate : « *Eh bien, changez de métier !* » Excédée, la défense décide soudain de quitter l'enceinte. Les quolibets pleuvent. « *J'ai d'abord entendu un plutôt rigolo "ils font leur Adèle Haenel". Mais, j'ai aussi entendu des "voilà les connards"* », se souvient **Judith Lévy**, membre de la défense. Un confrère s'est aussi fait traiter de « *salaud* ».

« *Cette audience, je l'ai vécue comme le cours d'une rivière* », confie **Aurélie Silvestre**, dont le compagnon a été tué au Bataclan. Une rivière qui, par définition, emporte chacun où bon lui semble. Avec ses rapides, ses chutes, et ses longues étendues stagnantes. D'abord « *très solitaire, de septembre à décembre* », Aurélie Silvestre partage à présent un groupe WhatsApp avec une journaliste, un fonctionnaire du ministère de la justice, un avocat de la défense, un confrère partie civile et Arthur Dénouveaux. Il s'intitule « Au-delà du 13 ». Tout un programme. « *En fait, tu te rejoins par l'affinité du problème que tu rencontres,* expose Arthur Dénouveaux. *Nous, on est liés par ce qu'on vit au présent. Mais surtout parce qu'aucun de nous ne sait vraiment ce qu'il fera après.* »



Un dessin d'Emmanuel Prost, qui couvre le procès pour «Charlie Hebdo». (Marie Rouge/Libération)

D'autres ont été portés vers des rivages plus insoupçonnés encore. Grâce au procès, ils ont retrouvé la personne à qui appartenait cette main, ce regard, ce geste qui leur a sauvé la vie la nuit du 13. Et ont donc pu enrichir leur quotidien d'un être jusqu'ici mythifié. « *Un jour, j'étais près de la machine à café avec l'une de mes clientes qui venait de déposer,* raconte **Géraldine Berger-Stenger**, avocate de parties

civiles. *Soudain, un garçon l'aborde et lui dit : "Je me souviens de vous, on était ensemble dans un bus des secours après les attaques, j'ai retiré un bout de chair que vous aviez sur la chaussure." On était un peu hébétées. Mais ça a fait du bien à ma cliente parce qu'elle avait peu de souvenirs de la nuit et ça l'a aidée à resituer des choses. Peut-être qu'ils bâtiront une relation à partir de ça.* » Comme elle, de nombreux survivants de la salle de concert se sont appuyés sur les bandes-son et les photos de l'intérieur du Bataclan, diffusées à l'audience, pour recomposer des souvenirs fragmentés. Ainsi, ils ont pu savoir à quel endroit ils se trouvaient réellement – près du bar, à droite de la scène, au cœur de la fosse –, et parfois avec qui ils ont voisiné la mort.

Nicolas, lui, a passé plusieurs heures dans un placard à balais du Bataclan avec Karena, une Américaine alors parfaitement inconnue. Depuis 2015, ils étaient restés en contact. Nicolas l'avait d'ailleurs invitée récemment à ses 50 ans, mais il a ressenti « *une petite gêne en la voyant mêlée à son intimité* », parce qu'au fond, « *le lien qui nous unit est tout de même assez particulier* ». Presque incapable de pénétrer dans la salle d'audience en raison d'un stress post-traumatique encore éruptif, Nicolas se fait violence, en mai, pour venir l'écouter : « *Je lui devais bien ça, elle m'a quand même sauvé la vie !* » Son avocate, Virginie Le Roy, ignore alors tout de sa présence quasi incognito au fond de la salle : « *Lorsque j'ai entendu Karena raconter qu'elle s'était enfermée dans un réduit avec un mec qui a pété son smartphone à mains nues pour ne plus qu'il sonne, j'ai sauté sur mon téléphone pour envoyer frénétiquement des textos à Nicolas. Je ne savais pas qu'ils s'étaient mutuellement informés de son heure de passage à la barre. Là, je reçois aussitôt : "Bah je sais maître, je suis juste derrière vous !" J'étais hyper fière de voir qu'il avait réussi à dompter ses démons pour elle. C'est à ça qu'on voit la puissance du lien qui les unira toujours.* »

« Retour des enfants et des femmes de jihadistes »

Parce que les journées sont très lourdes émotionnellement, beaucoup ont pris l'habitude de se retrouver le soir pour décompresser. Là encore, le procès semble doté d'un irrésistible pouvoir d'attraction. Au départ, les parties civiles avaient investi l'Annexe, une des deux enseignes faisant face aux marches du palais de justice. Les avocats, eux, occupaient l'immuable brasserie des Deux Palais. « *Les premiers mois, on peut dire que c'était assez territorial,* sourit Stéphane Maugendre. *Puis, le temps passant, et l'Annexe fermant plus tôt, les tables ont fusionné et tout le monde s'est mélangé.* » C'est ainsi que d'improbables apéros, dîners, voire afters sont nés. Dans une ébullition joyeusement foutraque, des groupes y débriefent la journée, partagent leurs impressions, s'embrassent, le tout au rythme des pintes, de douzaines d'huîtres et de musique. Parfois, une horde festive au casting un tantinet contre-intuitif s'éclipse pour prolonger la soirée dans un appart. « *Dans ces moments-là, il faut quand même se gifler pour réaliser qu'une personne défendant le commando boit dans le même verre qu'une victime des terrasses* », rit un initié. « *Ça peut paraître anecdotique de raconter les verres,* ajoute Stéphane Maugendre, *mais sans ce sas, on n'aurait pas pu endurer l'insoutenable sur autant de temps. L'idée n'est pas de rentrer chez soi déchargé. Mais moins chargé.* »

Boire des coups a aussi l'immense avantage de faire jaillir les débats. Y compris les plus minés. « *On a forcément beaucoup parlé de l'élection présidentielle, de nos craintes d'instrumentalisation du procès par l'extrême droite, mais aussi du retour des enfants et des femmes de jihadistes français qui sont retenus dans les camps du Kurdistan syrien* »,résume une habituée des « débriefs ». Le 23 mai dernier, le président de l'association 13Onze15 Fraternité et vérité, **Philippe Duperron**, s'est d'ailleurs rendu avec d'autres victimes à une conférence de presse sommant Emmanuel Macron d'agir en faveur d'un rapatriement. « *Ces enfants sont incontestablement des victimes. Pas des attentats mais des errements de leurs parents,* a-t-il déclaré à cette occasion. *Que penseront-ils en grandissant de leur pays qui n'a jamais assumé sa responsabilité ? Il faut s'en préoccuper et les prendre en charge.* » Une prise de parole hautement symbolique, puisqu'elle a eu lieu le matin du premier jour de plaidoiries des avocats des parties civiles. « *De la part de personnes ayant eu cette expérience du terrorisme, en plein procès, c'était éblouissant* », loue Marie Dosé, avocate d'Ali Oulkadi, très investie sur le sujet.

Parmi les plus belles histoires du procès, il y a justement celle d'Ali Oulkadi – qui a brièvement assisté Salah Abdeslam dans les premières heures de sa cavale – et des deux autres accusés qui comparaissaient libres, **Hamza Attou et Abdellah Chouaa**. Dans le secret le plus total, des parties civiles avec qui ils ont créé une familiarité durant l'année leur ont fait une proposition. Une virée tardive, confidentielle, devant le Bataclan, afin qu'ils puissent découvrir les lieux. « *J'ai eu un petit doute au départ sur la façon dont ça pouvait être pris,* concède Judith Lévy, l'une de leurs conseils. *Mais ils l'ont fait spontanément, sont allés voir la stèle du souvenir en face. Pour eux, qui n'ont vécu qu'en Belgique, c'était hyper important.* » Après les réquisitions des avocats généraux, qui ont demandé cinq ans de prison pour Ali Oulkadi (sans mandat de dépôt), la mère d'une victime fond sur Judith Lévy : « *Maître, s'il retourne en prison, je veux que son épouse vienne dormir chez moi.* » Les deux femmes se regardent, silencieuses, les larmes montent. Après leurs plaidoiries, pas mal d'avocats de la défense ont reçu des félicitations de parties civiles via des messages privés sur les réseaux sociaux.

David Fritz-Goeppinger, ex-otage du Bataclan, et sa femme, à Paris, samedi. (Marie Rouge/Libération)

Le 21 juin, sentant se rapprocher la vertigineuse perspective de l'après, **David Fritz-Goeppinger**, ex-otage du Bataclan, a publié sur son journal de bord, hébergé par Franceinfo.fr, un texte intitulé « l'Amitié à V13 » : « *Je ne vois pas comment on aurait pu traverser autrement ce long fleuve sans se serrer les coudes, sans collaborer dans l'amitié comme on l'a fait. […] Les salutations formelles de septembre ont cédé la place aux bises. Les regards fermés en généreux sourires. Si je ne sais pas l'impact de l'après-procès, je sais cependant que je chéris chacun des instants que je passe au palais de justice* », peut-on y lire. « *Plus on a vécu dans le collectif, plus on est accro, et plus la descente sera raide ?* » s'interroge avec anxiété une trentenaire. « *Moi aussi je crains sincèrement la suite,* confesse Géraldine Berger-Stenger, qui représente plusieurs des gendarmes du Stade de France, pour lesquels témoigner a été une épreuve. *Il y en a qui vont se retrouver à nouveau dans la solitude totale, avec leurs fantômes. Juillet et août risquent d'être terribles.* » Le regard bas, certains disent craindre de nouveaux suicides.

Arthur Dénouveaux, lui, voit de nouvelles questions s'ouvrir, aussi vampiriques que celles qui l'habitent depuis les attentats : « *Est-ce que venir autant au procès a été ce que je pouvais faire de mieux de mon temps ? Même si on se promet tous de s'écrire, est-ce qu'on se sera oubliés en septembre ?* » En attendant, plusieurs sont partis ensemble ce week-end, dans la furia du Hellfest. ◆